

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 22

Artikel: Le nez en photographie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198767>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Je vous demanderais la permission de descendre à la prochaine gare.

— Il ne manquerait plus que ça !

— Il faut que je rentre à Lausanne, madame.

— Et peut-on savoir la raison d'une aussi sottise fantaisie ?

— Je dois réparer un oubli.

— Vous avez donc négligé, comme toujours, de secouer les paillasons du corridor ?

— Madame...

— Ou bien, vous n'avez pas frotté la poignée de la porte d'entrée... Vous êtes bien toujours la même, mais je vous pardonne pour cette fois, à cause de la fièvre où a dû vous mettre notre départ.

— Il ne s'agit ni de la poignée ni des paillasons.

— Expliquez-vous donc, sphynx apocalyptique... oui, oui, apocalyptique ! je ne retire pas le mot.

— Comme il vous plaira... Je tiens seulement à vous faire remarquer que tant que je ne suis pas à Lausanne, votre...

— La troisième personne ! Marianne.

— ... Tant que je ne suis pas à Lausanne, le bec à gaz de madame brûle au fourneau de madame, dans la cuisine de madame.

— Ciel ! malheureuse.

— J'ai oublié de le fermer ce matin, après avoir préparé le chocolat de madame.

— Au prix où est le gaz !... Marianne, vous m'avez porté un coup... Vos défauts me sont connus, mais jamais je ne vous aurais cru capable d'une telle faute... Vous finirez mal, Marianne... Tenez, voici la clef de l'appartement, descendez à Aigle et rentrez à Lausanne par le prochain train. Il va sans dire que je retiendrai sur vos gages et le prix du voyage et le prix du gaz.

— C'est bien ainsi que je l'entends... *Entre ses dents* : Mais la sœur de madame n'aura pas la bonne de madame. V. F.

Le nez en photographie.

Avez-vous songé, en vous faisant photographe, à bien recommander votre nez au photographe ?

C'est pourtant là une élémentaire précaution. Suivant la forme des nez — il en est de camus, de corbins, de sinueux, de faussés, de tronqués, de déviés, en massue, en poire, en lorgnette, en lame de rasoir, en pied de marmite, ceux où il pleut dedans, etc. — La pose doit se modifier.

Un professeur de photographie donne, à ce propos, aux amateurs, des conseils formels.

« Pour les nez camus, c'est-à-dire pour ceux dont l'extrémité se relève et qui montrent d'une façon désagréable les trous béants des narines, on les rend acceptables en plaçant le point de vue haut.

La chambre noire, placée à peu près à la hauteur du sommet de la tête du modèle, plonge sur son visage.

On s'aide de la bascule, dans ce cas, pour la mise au point exact.

Avec les gens au nez acquin ou nez crochu, en forme de bec d'aigle, au contraire, on prendra un point de vue bas.

Pour les nez longs et gros, enfin, il faut faire la mise au point très exactement en avant de la pointe du nez.

Quant aux autres cas, ils se greffent tous sur ces trois principes. »

Au reste, quand le cas ne se « greffe » pas suffisamment ou que le client a, pour une raison ou pour une autre, perdu son précieux appendice nasal, il reste toujours, au praticien habile, la ressource de le photographier de dos.

Un oubli de M. le pasteur.

Feu le pasteur Panchaud était, on le sait, un prédicateur des plus éloquents. Jamais il ne connut l'infortune de prêcher devant des bancs vides ; mais, comme il arrive en toutes choses, ses sermons n'étaient pas tous également bons, et il était le premier à le reconnaître. Un jour de grande fête religieuse, il avait été appelé à officier dans un village. Cette fois, il se surpassa. L'église était comble et il eut bientôt cette joie de l'orateur qui se sent en contact étroit avec chacun de ses auditeurs. Tout le monde était électrisé par sa parole vibrante et communicative. A la sortie de l'église, les membres du conseil de paroisse, le syndic, le juge de paix, les assesseurs et leurs « dames » l'attendirent pour le remercier et le féliciter.

— Monsieur le pasteur, dit un doyen d'église, votre sermon est le plus beau qui ait jamais été prêché chez nous ; et je puis vous assurer, sans me vanter, que je m'y connais un peu, car je ne manque pas un culte.

— Vous devriez nous faire l'honneur, monsieur le pasteur, dit un autre notable, de venir plus souvent chez nous.

— Permettez-moi, ajouta le député de l'endroit, de vous dire aussi combien j'ai été heureux de vous entendre, et vous pouvez croire à la sincérité de mes paroles, car je ne passe pas pour un pilier d'église. Ce qui me plaît surtout dans vos sermons, c'est qu'ils sont courts.

Une dame tout de noir vêtue s'approcha. « Puis-je, monsieur le pasteur, vous exprimer aussi mon sentiment ? Votre allocution m'a fait beaucoup de bien et je suis persuadée que vous êtes allé au cœur de chacun de nous. Cependant, souffrez que je vous dise le fond de ma pensée : si je me suis sentie réconfortée par vos pieuses paroles, cela n'a pas été à un degré aussi intense que je me le promettais. Il me manquait quelque chose, à moi comme à vous ; je ne voyais pas... Mais je me permets là des réflexions bien déplacées... Pardonnez-moi, monsieur le pasteur... »

— Dites, chère madame, dites tout ce que vous avez sur le cœur, je vous en serai infiniment reconnaissant.

— Eh bien, si votre sermon ne m'a pas touchée autant que je l'eusse voulu, c'est que...

— C'est que ?

— C'est que vous aviez oublié votre rabat.

Bourtin et le rioutès.

« Pourrétà n'est pas vice », s'on dit. Bin oi ! C'osse est bin veré, mà y'ein a d'autro que diont assebin que l'« ardeint ne fâ pas lo bounheu ». L'est bin lo diabblio se ne lo fâ pas !

Vouaiti-vai dè cliào pourrès diabblio, qu'ont 'na muta d'einfants, que s'escormantsont d'allà decé delé ein dzornâ po affanâ dou francs cinquante à trâi francs per dzo, et que pas petou à l'hotò dussont bailli tant po 'na metse dè pan, tant po de la sau, tant po c'osse, tant po cein et se lo bouébo a onco fauta dè n'historie bibliqua po l'écoula, vouaiquie lè trâi francs nettéyi et polis sein que lo père aussè pu pi s'accordâ quartetta.

Vouaiti-vai assebin dè cliào retsâ qu'ont tot à lào potta, que poivont fèrè coumeint volliont, que se font menâ ti lè dzo ein cariole, que n'ont min dè cousons que n'allèrâ lèo mounia à la banqua et que ne battont pas lo coup ; n'ia-te pas oquie à derè ? Oi ma fai ! Lo mondo est mau partadzi s'on vâo ; lè z'ons ont tot et dâi z'autro rein : mà que volliâi-vo ? c'est dinse fé et on ne pào pas l'âi tsandzi pi 'na brequa. Feinameint cliào qu'ont prâo, qu'ont tot à remeille-mor, devétriont être on bocon plie chrètiens avoué lè pourro, lào z'aïdhi, lào fèrè ser-

viço et se l'on fauta d'on coup dè man, ne jamé sè teri ein derrâi et dinse on ne verrâi pas mé cliào anarchistes tsampâ dâi fougasses, tiâ lè râi et cliào que sont hiaut plliaci et fèrè châtôtâ à la dynamita lè palais, kâ nion cein, cein ne lào sai dè rein ; lo mondo est quie et restèra adé quie.

Bourtin était on pourro diabblio qu'avâi houit z'einfants et quand on a dinse atant dè marmaille, s'agit pas dè fèrè la tséropa po tot cein maintenant et poi niâ lè dou bets.

C'ètai d'ailleu on boun'ovrà que tsacon amâvè avâi ein dzornâ ; la né, quand rarevâvè à l'hotò, fabrequâvè dâi croubelhiès, fasâi dâ panâi et totès sortès dè bougréri que l'âi rapportâvè adé cauquies ceintimes. La demein-dze matin, sè lèvâvè dèvant dzo et partessâi à la pètse et rapportâvè adé cauquies livrès dè bolliats àobin dâi motâilès que sa fenna allâvè reveindrè sâi ào cabaret, sâi ào tsatè io saviont que l'amâvont lo pesson.

Dèvant lè messons l'allâvè queri pè lè bou dè la coudra dâo savougnon et dâi lantannès po fèrè dâi rioutès que reveindâi assebin à cliào qu'ein aviont fauta.

Coumeint vo vaidès lo gaillâ savâi se reveri et dinse lo pan ne manquâvè quasu jamé à l'hotò.

On dzo que l'ètai zu offri dâi rioutès à l'onclio Dzaquie-Louis Bédây, on bon paisan, stusse l'âi fe :

— Que vâo-tou que ye fasso dè tè rioutès, mon pourro Bourtin, se y'ein è fauta sti an, ye pu allâ ein fèrè copâ tant que voudrè su mon bou dâi Croupettes ; y'ein a prâo lé !

— Vo craidè, l'onclio Dzaquie, l'âi repond Bourtin, vo ne sariâ jamé fottu de l'âi ein trovâ pi iena, kâ lè tot tenu hiar matin voutron bou. *

Choses et autres.

Un bal manqué. — Dans la commune de X., après chaque fête de tir, il est convenu qu'on dansera. La population féminine de la localité et des villages voisins s'en réjouit longtemps à l'avance : c'est son droit.

Aussi, cette année même, au moment de la distribution des prix, dames et demoiselles sont-elles accourues, en costumes blancs ou roses, pimpantes et coquettes, pour entendre proclamer les résultats de la journée et valser ensuite au son des cuivres requis pour la circonstance.

Et maintenant, le secrétaire de la société de tir, grave et digne, indique à haute voix les noms des tireurs heureux, en leur faisant remettre les objets conquis par leur adresse. Un cordonnier a gagné l'unique rateau qui figure dans la collection des prix, d'autres reçoivent des seaux, des boîtes à sel, des paniers, des instruments agricoles, toutes choses utiles et choisies avec un discernement parfait.

La liste des gagnants étant épuisée, le bal va commencer et les danseuses, dont les yeux brillent d'impatience, n'attendent plus que les invitations d'usage.

Mais les membres du comité se gardent bien de dire qu'ils ont convoqué les musiciens le matin même et n'ont vu arriver qu'un seul artiste, muni de son *bombardon*, insuffisant pour produire une mélodie quelconque. L'instrument est là, suspendu à une cheville, en attendant. Si l'on avait eu au moins un accordéon, un harmonica, quelque chose enfin qui permit de marquer la mesure, mais rien de rien.

Les dames, étonnées, se regardent, échan-gent des propos peu flatteurs pour les hommes qui pénètrent dans l'auberge communale, se moquant de la danse, au fond, puisqu'ils sont sûrs que le nouveau reste de bonne qualité.

Dans une salle particulière, le comité s'est réuni et discuté. Il faut dégommer ce président